

1 Mai de mon enfance à Gdansk (extrait de ma saga de famille)

Je me souviens avec une étrange netteté de 1er mai de mon enfance, de cette fête du Travail, qui était en fait la grande messe du socialisme et des masses laborieuses. Ce jour-là, la propagande politique atteignait son paroxysme, et le défilé en était le point d'orgue. C'était une mise en scène collective du patriotisme socialiste, où chacun avait un rôle à jouer.

Le parti communiste au pouvoir, officiellement baptisé PZPR (Parti ouvrier unifié polonais), était pour tous simplement « le Parti ». On évitait d'en parler, et quand on le faisait, c'était à voix basse, comme d'une évidence honteuse. On parlait rarement et à contrecœur du communisme, comme du nazisme. Le Parti savait bien ce que les Polonais pensaient réellement de cette doctrine. C'est pourquoi ce qualificatif apparaissait rarement. Ce n'était pas le parti communiste, seulement le parti ouvrier. Ainsi la pilule était sensée passer mieux.

Revenons au premier mai. Mon père, lui, n'avait pas le choix. Employé comme adjoint de l'architecte départemental au Bureau du voïvodat (Conseil Départemental), il devait se plier à ces cérémonies sous peine de représailles. Il avait déjà commis l'impardonnable, refusant d'adhérer au Parti, ou baptisant son fils. Alors, chaque 1^{er} mai, nous nous rendions ensemble au « défilé ». Pour moi, enfant, c'était avant tout une fête printanière, un prétexte pour sortir avec mon père, et non une démonstration de propagande partisane. Nous partions toujours assez tôt pour arriver au lieu de rassemblement avant la foule, afin de nous saisir d'un drapeau blanc et rouge avant qu'il ne reste plus que des drapeaux rouges, que la plupart des gens n'en voulaient pas.



Pendant les années stalinienne, lors du défilé du 1er mai, le cortège des « plus grands hommes de notre époque », à savoir Engels, Marx, Lénine et Staline, précédait les portraits des dirigeants nationaux.

Photo : archives de l'AP

La couleur rouge était répulsive. Ma grand-mère Zofia réagissait au rouge avec une intensité qui défiait même son extrême faiblesse visuelle. Ce coloris, elle le percevait toujours avec une facilité déconcertante, comme si une force instinctive la guidait, à la manière d'un chiffon rouge agité devant un taureau. Dès qu'elle apercevait à la maison quelqu'un vêtu d'un pull-over rouge, cette femme d'ordinaire si douce se métamorphosait : son visage s'empourprait de colère, et elle exigeait, d'une voix ferme, qu'on retire immédiatement cet offensant vêtement.

Sa réaction n'avait rien de rationnel. Ce n'était pas la teinte en elle-même qui la heurtait, mais ce qu'elle symbolisait à ses yeux. Pour Babcia¹, le rouge était indissociable du communisme, de cette idéologie envers laquelle elle éprouvait une aversion viscérale, une véritable allergie morale en raison des malheurs qu'il a fait vivre à la Pologne et à la famille.



Defilé du 1er mai à Varsovie en 1955, l'année de ma naissance. Fot. AP.

Revenons au 1er mai. En Pologne, dans les années de ma jeunesse, le 1er mai n'était pas seulement une fête du Travail - c'était la Fête, une célébration étatico-partisane qui, en pratique, valait bien une fête nationale.

Les défilés y étaient une obligation collective, une démonstration de force où l'on rassemblait des foules entières, acheminées depuis les quatre coins du pays en bus, trains, voire camions, réquisitionnés par les usines et les institutions publiques. Bien sûr, rien ne symbolisait mieux la « victoire du socialisme » que des ouvriers

¹ Grand-mère en polonais.

entassés dans des camions, brandissant des pancartes fabriquées à la hâte, comme si la révolution se mesurait en mètres de banderoles et en décibels de slogans.

Avant de défiler, chaque participant recevait un drapeau et une pancarte portant le nom de son lieu de travail, comme pour rappeler que cette fête était un devoir professionnel.

En tête du défilé, la chorégraphie prévoyait bien sûr, des portraits des dirigeants communistes. Et puis, il y avait les slogans, les uns aussi stupides que les autres. Impossible de les oublier. Inscrits sur d'énormes banderoles et pancartes, ils scandaient les croyances du régime. Je cite certains :

« Vive le léninisme, le drapeau victorieux de notre époque ! », « La Pologne populaire - la voie vers le socialisme ! », « La pensée de Lénine est toujours vivante ! », « Le programme du Parti est le programme de la Nation ! », « Avec le Parti - vers la victoire du socialisme ! », « Vive l'amitié fraternelle et la coopération entre la Pologne et l'URSS ! »...

Ces formules creuses, répétées à l'envi, étaient l'œuvre du Département de la propagande et de l'agitation, une entité du Comité central du Parti (PZPR) chargée de façonner les esprits et de transformer l'idéologie « socialiste » en catéchisme laïc.

La propagande ne s'arrêtait pas aux adultes. L'Union de la jeunesse polonaise (ZMP), avait remplacé le scoutisme, jugé par le régime trop bourgeois et trop réactionnaire. C'était l'équivalent du Komsomol, l'organisation de la jeunesse communiste du Parti communiste de l'Union soviétique, ou des Jeunesses hitlériennes du Parti nazi. Cette organisation imposait à ses jeunes membres un serment solennel. Lors de leur « adoubement » en chevaliers socialistes, les nouvelles recrues devaient répéter, la main levée : *« Je promets solennellement à mes camarades et à la nation polonaise d'étudier et de travailler pour le bien de la patrie et la cause du socialisme (...) de toujours et partout servir la République populaire de Pologne... »*. Cet engagement pour beaucoup, n'était qu'une parodie de loyauté, un rituel vide de sens. Le plus important était la camaraderie et les camps dans la nature.

Cette atmosphère de ferveur imposée imprégnait tout jusqu'à mon école. Je me souviens des cérémonies de début et de fin d'année, où nous devions chanter non seulement l'hymne national, mais aussi « L'Internationale ». C'est un beau chant, certes, mais dans ce contexte, il sonnait comme l'apologie d'une dictature, d'une terreur. Nous le détestions. Quant au poing levé, symbole de la révolution, il me paraît aujourd'hui aussi sinistre que le salut fasciste. Deux gestes qui, malgré leurs origines opposées, en sont venus à incarner la même soumission forcée.

Pourtant, malgré cela, le 1^{er} mai reste pour moi associé à un souvenir simple et heureux : la « parówka ». Je m'explique : après le défilé, mon père m'achetait l'équivalent polonais de la Frankfurter Würst, une saucisse du genre de celle de Strasbourg nappée de moutarde et cachée dans un petit pain. C'était l'équivalent polonais du hot-dog. A partir de ce moment-là, c'était notre fête, à nous. Nous étions là, mon père et ses amis, sans prêter la moindre attention à la propagande ambiante.

Pour nous, ce jour-là n'était qu'un prétexte pour célébrer le printemps, loin des discours et des drapeaux. Ma mère, elle, ne venait jamais. Elle n'était pas obligée, mon père, oui.

Jacek Remerski